

LA QUESTION DE L'HOMME QUI A VU...

Jacques DÉOM

Au nombre des témoins que la Fondation de la Mémoire contemporaine s'est donné pour mission de rencontrer, il en est un auquel l'intervieweur reconnaît spontanément, subjectivement, comme une prééminence: l'homme, ou la femme, qui revient de "là-bas". Ce n'est nullement que d'autres n'aient à apporter une contribution substantielle à la constitution d'archives équilibrées. La vocation de la Fondation est bien de rassembler, principalement par voie d'enquête orale, une documentation extensive sur les diverses facettes de l'existence juive en Belgique au cours du siècle qui s'achève: démographie, vie sociale et communautaire, contribution économique, scientifique et culturelle à la vie du pays, ou militaire à sa défense, débats idéologiques et action politique. Elle entend mettre à la disposition des chercheurs de l'avenir, à quelque discipline qu'ils appartiennent, des matériaux suffisamment riches pour déjouer tout risque de présentation unilatérale d'une réalité humaine singulièrement complexe.

Témoin par excellence

On ne saurait cependant nier que celle-ci se trouve comme traversée, déchirée, par l'expérience déterminante de l'Horreur; que tous, à quelque distance qu'ils se soient trouvés de l'épicentre du Trou noir, ont été radicalement affectés par lui; que la judéité s'en est trouvée fondamentalement grevée. Si celui qui revient de "là-bas" est le témoin par excellence, ce n'est à l'évidence pas que ce qu'il a à nous apprendre épuiserait le tableau de la réalité juive contemporaine, de ses réalisations et de ses possibles, mais, au contraire, parce que la négativité absolue dont il a fait l'expérience lui confère un statut unique dans la relation du Juif - et de l'Homme - à l'universel. La contribution active des Juifs à la vie collective, leur apport spécifique, nourri de la sève montée d'une tradition millénaire, est trop souvent sous-estimée, quand elle n'est pas caricaturée ou indûment simplifiée. Lui reconnaître sa place n'est que justice. Ceux qui sont revenus de "là-bas" disent, eux, l'écrasement. Leur témoignage n'est pas seulement pathétique. Il est, pourrait-on dire, "pathique": il tente de formuler le subir absolu...

Dès lors, le type de rencontre qu'il promet revêt une dimension propre. Il se déroule, comme toute interview, dans un cadre méthodologiquement balisé, visant à recueillir, de la manière la plus exhaustive et la plus précise que faire se peut, des données en tout genre susceptibles d'intéresser notre compréhension du passé: "faits" ponctuels, réactions affectives, réflexions. D'autres contributions à ce recueil soulignent les aléas qu'affronte inmanquablement l'échange entre témoin et intervieweur. La subjectivité de l'un comme de l'autre joue un rôle central, à la fois moteur et limite. La mémoire du témoin peut avoir ses raisons que la raison ignore. Les questions de l'enquêteur s'avèrent déterminées autant par la dynamique de son rapport personnel au témoin que par les interrogations nées lors de la préparation technique de l'interview ou suscitées au fil de celle-ci. Et l'émotion peut à l'occasion prendre le pas sur l'enquête et ses exigences de rigueur. Autant de chausse-trapes très réelles.

Jacques Déom

Mais, nous semble-t-il, une difficulté plus aiguë, et moins reconnue, marque en propre ce type de témoignage. Expérience courante: à certains moments-clés de l'échange, le regard du témoin s'absente. Le récit se fait haletant. Le vécu réactualisé gomme en quelque sorte la présence de l'intervieweur. Temps en suspens. Le témoin parle "droit devant lui". Et l'on éprouve à quel point ceux-là même qui ont échappé à l'enfer "n'en sont pas revenus". D'abord, bien sûr, parce que toute leur expérience ultérieure en porte l'incicatrisable blessure, parce que des images d'épouvante les arrachent encore aujourd'hui quotidiennement au sommeil, parce que des réflexes compulsifs marquent pour jamais leur comportement, parce que leur esprit reste accroché à ces mois passés au lieu de l'inhumain. Mais "ils n'en sont pas revenus" non plus, serions-nous tenté de dire, dans l'acception familière de l'expression. Au cœur du traumatisme, il y a comme une sidération. Et l'intervieweur se découvre dans la position de l'homme qui a vu l'homme qui a vu...

La finalité informative inhérente à l'enquête s'en trouve suspendue, comme est aboli le souci critique de détecter les embardées de l'affectivité. Il est à nos yeux proprement essentiel qu'il soit pleinement fait droit, au-delà de toute visée de connaissance scientifique, donc construite, à cette béance première. *"Tu sais, Jacques, il était dans une niche, avec une chaîne au cou. Il était dévoré vivant par ses propres vers... On ne pouvait pas approcher. Je revois tout le temps ça..."* Qui regarde Méduse dans les yeux est transformé en pierre, raconte un vieux mythe.

Ce dont témoigne le témoin interdit de réduire celui-ci à une source d'information. Ce serait, de plus, manquer aux exigences de l'éthique, nous semble-t-il, que de nous en tenir, dans le rapport que nous créons avec lui, aux modalités communes de la civilité et de l'empathie. *"Comment est-ce possible ?"*, demande-t-il. Et sa question n'appelle pas de réponse dans l'ordre explicatif, mais questionne sur un (non-)sens éprouvé dans l'absolue dérélition. Elle impose l'*at-tention* à la situation-limite dont il a fait l'expérience et qui engage l'humain comme tel. Dans leur essence, ces témoignages sur l'abîme ne sont pas cumulatifs. Chacun véhicule et exprime le tout de l'expérience de la Catastrophe. Chacun est *signi-ficatif* par lui-même et, en ce sens, autosuffisant.

La question du sens

L'abrutissement terrifié - au-delà du langage - des zombis contraints aux marches de la mort, le travail dantesque des Sonderkommandos, l'horreur des expériences "médicales" sont autant de faits, entre autres, qui effarent. La science est, dans son principe, volonté de connaissance désintéressée. Comment nier pourtant qu'elle soit mue, lorsqu'elle s'inquiète de ces événements centraux du siècle, par une inquiétude préalable à toutes ses constructions explicatives et interprétatives ? Cette évidence dans le vécu des chercheurs doit rester vivante, c'est-à-dire garder son potentiel de questionnement.

C'est dire qu'on ne plaide pas ici pour une quelconque complaisance envers la fascination par l'horrible. Mais le phénomène - ce qui se montre - préexiste à toute exploration de ce qu'il déploie et ne peut se résorber dans les causes qu'on lui découvre. Trop de débats théoriques, par leur vivacité même, donnent l'impression de vouloir consoler la raison et mitiger l'insoutenable. Ce que traduit le visage du témoin, ce que sa parole dit toujours parfaitement, et qu'il importe au premier chef de transmettre à ceux qui nous suivent, c'est l'irréductible béance de l'incompréhensible. L'histoire pratiquerait, à son corps défendant, une

forme de banalisation subreptice si la trame des hypothèses qu'elle bâtit, des explorations qu'elle poursuit, des synthèses qu'elle élabore, étouffait l'inquiétude née du côtoiement des profondeurs... Hegel constatait autrefois, sans larmes excessives, que l'Histoire piétinait nécessairement des petites fleurs innocentes. Il parlait, il est vrai, de celle de l'Absolu... Il ne faudrait pas qu'aujourd'hui l'histoire (ou d'ailleurs toute autre science sociale), absorbée par ses propres exigences, se montre aussi peu tendre pour ceux dont la voix rappelle inlassablement l'inassumable.

L'apogée du nihilisme

L'inconfort même qu'ils vivent et qu'ils suscitent donne à ces témoins de "là-bas" leur stature dans l'universel. La pratique de l'interview le manifeste avec évidence: le sort qui fut le leur (et celui de tous leurs compagnons à tout jamais réduits au silence des cendres) dénonce violemment le mal-être, sinon la faillite d'un monde. Qu'ils disent volontiers "indicible" ce qu'ils tentent de nous rapporter ne doit pas nous leurrer. L'immédiateté est toujours fallacieuse. Auschwitz marque le terme d'un processus et l'apogée du nihilisme européen. Chacun de ces destins individuels est pris dans les rêts d'histoires reconstituables: celle des Juifs, celle de l'Europe, celle surtout de leur interrelation. Et chacune de leurs trajectoires révèle (au sens premier de dévoiler) le potentiel destructeur tapi au plus intime du XXe siècle. Chacun de ces visages rencontrés pendant les quelques heures où ils se prêtent au rituel des questions et des réponses renvoie à une interrogation lancinante et lance à chaque fois un appel à la conscience.

Ce n'est donc pas leur contribution informative, si importante soit-elle, qui leur donne leur stature. Ni la souffrance qu'ils trahissent, si écrasante qu'elle soit. Dans le chef des victimes individuelles, la violence subie n'est ni plus ni moins intolérable que toute violence ancestralement infligée à l'homme. Rien ne distingue sur ce plan celle subie par la "sorcière" jetée vivante au fleuve dans son sac de jute et celle du Juif poussé dans la chambre à gaz. Tout enfant martyrisé, à quelque siècle qu'il appartienne, scandalise. Si le témoin des camps de la mort - ou, plus précisément, des centres de mise à mort - jouit d'une sorte de prééminence, c'est parce que, dans sa personne, on se trouve confronté à l'énigme centrale de notre monde européen.

Dedans et dehors

Depuis deux millénaires, les Juifs occupent en Occident une place doublement inconfortable. Ils ont toujours constitué, sociologiquement, une minorité. Ils ont toujours habité, dans l'imaginaire de la culture dominante, la région des origines, celle de l'Alliance originelle, irrécusable et pourtant dépassée par son accomplissement même. Le Juif est à la fois dedans et dehors, et fauteur d'inquiétude pour les identités fusionnelles. C'est bien là le mode spécifique de sa présence à cet universel que recherche le meilleur de l'Occident depuis les aurores grecques. Il existe dès lors une stricte connexion entre les divers faciès de la haine des Juifs au cours des temps et les enjeux centraux que s'est reconnu successivement le monde européen. Et la logique interne de chaque cas de figure détermine le point ultime où le Juif peut encore se sauver, ou doit périr.

A l'âge théologique, le Juif est déicide et la Synagogue aveugle. Le triomphe du christianisme serait qu'elle arrache son bandeau pour que le Juif se convertisse à la Lumière. Quand la science succède aux cathédrales et que "*l'Origine des espèces*" supplante la "*Genèse*" dans les spéculations des doctes, voilà que le Juif, éternel paria, se voit

Jacques Déom

infliger une race, évidemment de second ordre, pseudo-réalité biologique, mais vrai stigmaté social. Et c'est, sous diverses modalités, son éloignement du champ de l'activité commune que prône l'antisémitisme politique né du positivisme.

Une stupéfiante mythologie scientiste en oripeaux archaïques, support d'une idéologie de la guerre comme expression ultime de la vie, gît à la racine du totalitarisme nazi. Le fantasme de la pureté de la race permet désormais d'arracher le Juif à l'humanité. Le sous-homme, à y bien regarder, n'est qu'une forme primitive, et de surcroît nocive, de l'animalité. Un virus qui ruine la belle santé du corps aryen. Et que l'Etat, incarnation de celui-ci, veillera à éliminer, avec toutes les ressources alors disponibles de la technologie, partout où il sévit, fût-il réduit à l'évanescence d'un fantôme de la conscience: *"même s'il n'y avait plus un seul Juif dans le monde, le principe juif, lui, y sera toujours"*, se serait lamenté le Führer, à en croire un passage de ses *"Propos de table"*.

Mythologie et technologie

Conversion, expulsion, annihilation: le délire nazi consomme une histoire. Chaque interview de l'un quelconque de ceux qui reviennent de "là-bas" nous impose de voir ceux qui ont vu... Qui ont vu *"à partir de leur chair"* (pour user d'un admirable idiotisme de l'hébreu biblique) ce dont est capable une société élevant au rang de projet constitutif la déshumanisation de l'humain. *"Nous savons maintenant que tout est possible"*, constatait David Rousset. Vivre cela, ou mourir de cela, c'est peut-être cela l'indicible. Comment dire la dislocation de tout sens, quand elle se révèle industriellement produite, administrativement infligée ?

Ce dont témoigne le témoin, c'est d'abord de cet innommable, en regard de quoi le reste est anecdotique (ce qui, du point de vue déterminé de l'historien, ne veut nullement dire négligeable). Son témoignage, parfois si maladroit linguistiquement, est d'une éloquence qui doit rester perturbatrice. Car si le paroxysme d'aberration que constitua la phase nazie de l'histoire européenne est bien révolue, il s'en faut que les ingrédients du nihilisme qu'elle manifesta avec un sombre éclat se soient dissipés.

Les plus évidemment délétères encombrent à dose plus ou moins forte notre actualité: prurit xénophobe, nationalisme intransigeant. La conscience éclairée s'emploie à les dénoncer et à les combattre. Mais au-delà de ces phénomènes manifestement indésirables, ce sont certains des traits les plus essentiels de la modernité dont l'ambiguïté apparaît. La primauté de la conscience faisant table rase du passé et du connu pour ordonner un monde en fonction de ses exigences propres - geste métaphysique révolutionnaire - a émancipé les hommes et leur a soumis la nature. Aux antipodes de l'antique vision hiérophanique, celle-ci s'en trouve chaque jour plus docile à nos planifications. Il n'est pas jusqu'aux lois mêmes du vivant, jusqu'ici intouchables, qui ne s'offrent à nos prises... ou - qui sait ? - à nos lubies. L'homme étant ce qu'il se fait, le passé a, pour sa part, perdu le caractère fondateur et exemplatif qu'il a longtemps présenté. Le réel se mue en kaléidoscope aux images sans cesse recomposées au gré de notre "créativité". Le monde contemporain est fébrilement actif et foncièrement inintéressé par autrefois. Au point, par moments, d'en être pris d'angoisse. Le totalitarisme nazi n'est-il pas, de par la conjonction qu'il opère entre les acquis de l'avancée technologique et les nostalgies de la régression archaïsante, l'éclatante manifestation d'une déchirure en profondeur de notre univers technicien dont seul un optimisme de principe peut prédire la réconciliation avec soi ?

Ambiguïté

Manque de rationalité ou faille au cœur de celle-ci ? On ne se permettra pas de trancher en quelques phrases un débat philosophique aujourd'hui crucial. Il suffit à notre propos d'avoir indiqué en quel sens les victimes d'Auschwitz - dont celles que nous rencontrons en interview - doivent tarauder notre inquiétude pour l'universel.

Penser l'aujourd'hui

C'est parce qu'il est, et non pour ce qu'il a ou aurait fait, que le Juif s'est vu dénier le droit d'être. La triste nouveauté de son principe moteur fait l'irréductibilité du judéocide. Mais cette démence exsude d'un monde lui-même hors de ses gonds. Aucune illusion ne serait plus grave que celle qui verrait dans la Shoah un épisode convulsif, mais révolu, de l'histoire; un moment tragique, mais circonscrit, du siècle, où un esprit malade sut, pour un temps, faire partager aux siens sa haine paranoïaque du groupe des humains juifs. Une affaire en quelque sorte privée entre certains Allemands et les Juifs, n'engageant qu'indirectement, anecdotiquement, les tiers. Ce serait là, à notre plus grand - mais inacceptable - soulagement, clore la parenthèse et dénier à la Shoah son rôle central de révélateur de la crise que connaît l'Occident.

A l'heure où celui-ci étend au monde son dynamisme conquérant et poursuit sans désespérer la réification (économique, culturelle, informatique...) des humains, la Mémoire (et l'histoire - c'est ici tout un en l'occurrence) est condition de l'avenir. Non sur le mode rituel de la commémoration, mais comme attention critique permanente, informée de ce qui fut et de ce qui demeure. Elle doit à coup sûr, pour qu'il n'y ait *"plus jamais ça"*, se faire conscience démocratique et exigence éthique. Il lui faut encore, pensons-nous - et la tâche n'est pas plus aisée - éclairer, féconder, contrer, penser les processus les plus essentiels à l'œuvre dans la réalité d'aujourd'hui.

Peut-être, alors, aidera-t-elle à renouer, à travers la stupeur médusée du siècle, avec l'étonnement premier de se découvrir homme avec les hommes, parole et échange, émerveillement tout simple qui fait qu'un monde est possible.

Peut-être, alors, serons-nous à la hauteur de la question que, dans le quotidien de nos interviews, nous lisons dans les yeux de l'homme juif, de la femme juive, qui a vu...